

# L'anglais, langue colonialiste : le défi que représente la traduction éthique, en littérature, du Rez English ou American Indian English

## English as a Colonial Language: The Challenge of Ethically Translating Rez English or American Indian English into Literature

Mélissa Major

Volume 3, numéro 5, 2024

Écrire et (auto)traduire des langues minoritaires : engagement et créativité  
Writing and (Self)-translating Minority Languages: Engagement and Creativity

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1115657ar>

DOI : <https://doi.org/10.29173/af29520>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

University of Alberta, Department of Modern Languages and Cultural Studies

ISSN

1916-8470 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, M. (2024). L'anglais, langue colonialiste : le défi que représente la traduction éthique, en littérature, du Rez English ou American Indian English. *Alternative francophone*, 3(5), 11–25. <https://doi.org/10.29173/af29520>

Résumé de l'article

Une traduction éthique et décolonisée des littératures autochtones est sensible aux rapports de force entre Autochtones et Allochtones. Elle n'écarte ni les théoriciens de la littérature ni les outils de la traductologie euro-américains, mais s'intéresse surtout aux analyses des littératures autochtones issues des critiques et théoriciens autochtones, et fait particulièrement attention aux pièges de l'ethnocentrisme. Une telle traduction est aussi consciente que si la plupart des écrivains autochtones en Amérique du Nord parlent et écrivent en anglais, c'est entre autres à cause des nombreuses tentatives d'assimilation des États colonialistes. Néanmoins, un certain nombre de ces auteurs usent également, dans leurs œuvres, d'un Rez English. En effet, des membres des Premiers Peuples ont adapté l'anglais à leurs besoins et en sont venus à créer des dialectes nommés Rez Englishes. Pour illustrer la présence des Rez Englishes dans les littératures autochtones et pour montrer comment une traduction éthique et décolonisée peut les rendre, les traductions d'un extrait de *House Made of Dawn*, de l'écrivain N. Scott Momaday (Kiowa/Cherokee), seront analysées.

© Mélissa Major, 2024



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# *L'anglais, langue colonialiste : le défi que représente la traduction éthique, en littérature, du Rez English ou American Indian English*

 alternative francophone  
pour une francophonie en mode mineur

DOI : <https://doi.org/10.29173/af29520>



Mélissa Major

[mmajor@cstj.qc.ca](mailto:mmajor@cstj.qc.ca)

Université McGill/Cégep de Saint-Jérôme

**Résumé.** *Une traduction éthique et décolonisée des littératures autochtones est sensible aux rapports de force entre Autochtones et Allochtones. Elle n'écarte ni les théoriciens de la littérature ni les outils de la traductologie euro-américains, mais s'intéresse surtout aux analyses des littératures autochtones issues des critiques et théoriciens autochtones, et fait particulièrement attention aux pièges de l'ethnocentrisme. Une telle traduction est aussi consciente que si la plupart des écrivains autochtones en Amérique du Nord parlent et écrivent en anglais, c'est entre autres à cause des nombreuses tentatives d'assimilation des États colonialistes. Néanmoins, un certain nombre de ces auteurs usent également, dans leurs œuvres, d'un Rez English. En effet, des membres des Premiers Peuples ont adapté l'anglais à leurs besoins et en sont venus à créer des dialectes nommés Rez Englishes. Pour illustrer la présence des Rez Englishes dans les littératures autochtones et pour montrer comment une traduction éthique et décolonisée peut les rendre, les traductions d'un extrait de *House Made of Dawn*, de l'écrivain N. Scott Momaday (Kiowa/Cherokee), seront analysées.*

**Mots clés :** *traduction; éthique; Rez English; littératures autochtones; N. Scott Momaday*

**Abstract.** *An ethical and decolonized translation of Indigenous literatures is sensitive to the power relations between Indigenous and non-Indigenous people. It does not exclude literary theorists or Euro-American tools of translation studies but is mainly interested in analysis of Indigenous literatures from Indigenous critics and theorists and pays particular attention to the pitfalls of ethnocentrism. Such a translation is also aware that if most Indigenous writers in North America speak and write in English, it is, among other things, because of the numerous attempts at assimilation by colonialist states. However, a certain number of these authors also use Rez English in their works. Indeed, members of the First Peoples adapted English to their needs and came to create dialects called Rez Englishes. To illustrate the presence of Rez Englishes in Indigenous literatures and how an ethical and decolonized translation can be made of these dialects, the translations of an excerpt from *House Made of Dawn*, by writer N. Scott Momaday (Kiowa/Cherokee), will be analyzed.*

**Keywords:** *translation; ethics; Rez English; Indigenous literatures; N. Scott Momaday*

Une traduction éthique des œuvres autochtones exige des traducteurs allochtones qu'ils soient sensibles aux rapports de force entre Autochtones et Allochtones et qu'ils ne se contentent pas des méthodes et ouvrages euro-américains pour mener à bien cette tâche. Si utiles soient-ils, les outils issus de la traductologie euro-américaines ne sont pas suffisants pour aborder la traduction des œuvres autochtones. Il faut aller du côté des théories et des critiques liées aux littératures autochtones si on veut analyser les œuvres autochtones et réfléchir de manière plus approfondie à une façon éthique de les traduire. En effet, une traduction éthique des littératures autochtones implique de : « Recogniz[e] that the literatures of Native Americans have a unique voice and that voice has not always been adequately or accurately explored in the criticism that has been written about the literature » (Blaeser 53). Ainsi, une traduction éthique des littératures autochtones passe par la décolonisation de la pratique traductive. Or, à propos de la décolonisation, l'universitaire Linda Tuhiwai Smith (Ngatie Awa/Ngatie Poroue<sup>1</sup>) écrit : « Decolonization [...] does not mean and has not meant a total rejection of all theory or research or Western knowledge. Rather, it is about centring our concerns and world views and then coming to know and understand theory and research from our own perspectives and for our own purposes (41) ». Je définirais une traduction décolonisée comme une traduction qui, sans écarter ni les théoriciens de la littérature ni les outils de la traductologie euro-américains, s'intéresse surtout aux analyses des littératures autochtones issues des critiques et théoriciens autochtones, et fait particulièrement attention aux pièges de l'ethnocentrisme. J'en suis donc venue à une approche critique hybride qui allie la traductologie telle que définie par Antoine Berman, c'est-à-dire « la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience » (675), et certaines perspectives autochtones sur les littératures autochtones. La première perspective autochtone est l'« American Indian Literary Nationalism », une perspective qui appartient à cette plus vaste catégorie du « Nationalism » et qui revendique, par l'entremise de la critique littéraire autochtone, une volonté d'autodétermination politique et de souveraineté<sup>2</sup>. Elle est prônée, entre autres, par les universitaires Jace Weaver (Cherokee), Craig S. Womack (Creek/Cherokee) et Robert Warrior (Osage), qui ont coécrit un ouvrage intitulé *American Indian Literary Nationalism* publié en 2006. La deuxième perspective est l'« Indigenism » qui, tel que le

<sup>1</sup> L'origine des universitaires, critiques et écrivains autochtones est précisée entre parenthèses à la suite de la première occurrence de leur nom.

<sup>2</sup> Arnold Krupat dit ceci quant à la notion de souveraineté chez les peuples autochtones : « Native people typically think in terms of the *nation-people* rather than the *nation-state*. » (3).

présente l'universitaire Arnold Krupat, « look[s] to a particular relation to the earth as underlying a worldview and providing a knowledge that can be called traditional or tribal » (« Native American Literary Criticism in Global Context » 53). L'« American Indian Literary Nationalism », tout en étant plus politique, reconnaît le rôle essentiel de « l'Indigenism », comme on peut le constater avec Warrior : « the key to an American Indian future [...] [is] the return to Native ceremonies and traditions within a framework of asserting sovereignty » (88).

Pour les membres des Premiers Peuples, au Canada et aux États-Unis, l'expérience des pensionnats a été marquée par l'apprentissage forcé de la langue des colonisateurs — l'anglais ou, dans une moindre mesure, le français — et par l'interdiction de parler sa langue maternelle autochtone. La création de ces institutions scolaires avait pour mission de « civiliser<sup>3</sup> » les enfants autochtones en leur faisant apprendre la langue, le mode de vie et les valeurs du colonisateur. L'anglais, ou le français n'étaient pas uniquement la langue apprise à l'école, mais aussi celle de la société dominante que les membres des Premiers Peuples finissaient inmanquablement par côtoyer. L'écrivain issu de la communauté Acoma Pueblo Simon J. Ortiz explique que l'anglais « has become the most common language for many of us [Indigenous people of United States] because of the constant use and habit, since it is the language of the prominent culture and society around us and we are constantly faced with it » (xiii). Il n'est donc pas étonnant que plusieurs Autochtones fassent part de leur rapport mitigé à l'égard de la langue héritée du colonialisme qui a mené à la fragilisation et à la perte de nombreuses langues autochtones. Tomson Highway (Cri), dont les langues maternelles sont le cri et le déné, a appris l'anglais au pensionnat qu'il a été forcé de fréquenter. De son avis, les langues autochtones ont un rapport évident à la nature et au corps : « La langue dénée vient de la Terre [...]. Elle appartient à la Terre et a l'accent de la Terre [...]. [...] la langue crie, pour sa part, vient du rire d'un-e clown cosmique » (Highway 27-28). Les langues européennes, de leur côté, ont été « chassées d'un certain jardin — le jardin de la joie, le jardin de la beauté, le jardin du plaisir » (Highway 39). Highway a un rapport complexe à l'anglais, appris au pensionnat : « [the] writing process was rendered difficult [...] by Highway's uneasy relationship with the English language [...]. 'For long periods, I couldn't even look at [the manuscript]. I'm very angry at the English language' » (Methot). Le rapport de Ortiz à l'anglais est lui aussi difficile : « the more we use English in speaking and writing, the more we are losing our Indigenous languages and I am convinced this is not a good change (xi). » Néanmoins, comme le souligne Ortiz, il ne faudrait pas faire l'erreur de croire qu'avec la perte de la langue ancestrale, l'identité s'efface (xiv) même si, comme l'explique la linguiste Lynn Drapeau, pour plusieurs locuteurs, la langue n'est pas qu'un outil de communication, « [elle] n'est pas un élément de l'identité parmi d'autres, elle en est le symbole même et un critère définitoire absolu » (45-46).

En Amérique du Nord, l'anglais est devenu la langue la plus fréquemment utilisée par les intellectuels et écrivains autochtones. Malgré l'inconfort que cet état de fait provoque chez certains d'entre eux, rien n'empêche les membres des Premiers Peuples d'utiliser la langue imposée à leur avantage. C'est ce que croit l'artiste multidisciplinaire Joy Harjo (Muscogee) : « Those colonizers' languages, which often usurped our own tribal languages or diminished them, now hand back emblems of our cultures, our own designs: beadwork, quills if you will. We've transformed these enemy languages » (Harjo et Bird 22). Les langues naissent, puis évoluent avec les sociétés qui les parlent. Elles sont des outils qui peuvent être modifiés pour mieux servir ceux qui en font usage. En adaptant l'anglais à leurs besoins, des membres des

---

<sup>3</sup> À ce sujet, voir « Historique de la loi sur les Indiens. » du *Centre de recherches historiques et d'études des traités, Orientations générales, Affaires indiennes et du Nord* et « Pensionnats du Canada : les Séquelles. Rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada ».

Premiers Peuples en sont venus à créer les « Rez Englishes »<sup>4</sup>. Alors que certains intellectuels autochtones, tels que l'universitaire Craig S. Womack, considèrent les « American Indian Englishes » comme des langues à part entière, les linguistes y voient plutôt des dialectes. Les chercheuses Mary Heit et Heather Blair expliquent ceci :

Dialects are languages. They have their own internal logic and do not constitute “broken”, sub-standard, quaint, or deficient forms of language. They are fully capable of expressing all the needs and intentions of their speakers in the milieu in which they have evolved. The variations from the standard which they exhibit are not haphazard, but occur consistently and logically. Hence, the variations should not be viewed as “errors” in need of correction (112–114).

Le linguiste William L. Leap fait partie de ceux qui considèrent les « Rez Englishes » comme des dialectes : « American Indian English is an aggregate of English varieties, which differ [...] from standard English [...] and from the varieties of English spoken by non-Indians in American society. [...] The distinctive characteristics of these codes derive, in large parts, from their close association with their speakers' ancestral language traditions » (281-282).

L'inconvénient que peut présenter le fait de considérer les « Rez Englishes » comme des variétés de l'anglais plutôt que des langues autonomes est davantage lié à un aspect social et politique que linguistique. Le sociolinguiste Max Weinreich rendra célèbre l'expression « A language is a dialect with an army and a navy » (« A Language Is a Dialect with an Army and a Navy » 469), qui souligne le caractère éminemment politique des langues. De plus, un rapport de domination vient s'immiscer entre la ou les formes standardisées d'une langue et ses variétés, ou dialectes, ainsi qu'entre les personnes qui en font usage. Or, dans le cas des « Rez Englishes », même s'ils sont parlés à l'intérieur de pays anglophones ou partiellement anglophones, il n'en demeure pas moins qu'ils sont souvent traités comme des variétés de seconde zone, parlées par des habitants de second ordre.

La déstandardisation des langues dans la traduction des œuvres autochtones de l'anglais au français<sup>5</sup> est d'autant plus importante que le choix que font les écrivains en mettant par écrit un « Rez English » dans leurs œuvres n'est pas le résultat d'une simple fantaisie, comme le mentionne la chercheuse Mareike Neuhaus : « Indigenous English may be encountered in a variety of discourse settings, ranging from informal and communal to educational and literary. [...] Wherever Indigenous people decide to use an Indigenous English rather than standard English, they exercise their rhetorical sovereignty [...] » (70). Neuhaus emprunte le concept de « rhetorical sovereignty » à l'universitaire Scott Richard Lyons (Ojibwé/Dakota). Lyons définit d'abord le terme « sovereignty » en expliquant aussi ce qu'il implique pour les Premiers Peuples :

Sovereignty is the guiding story in our pursuit of self-determination, the general strategy by which we aim to best recover our losses from the ravages of colonization: our lands, our languages, our cultures, our self-respect. For Indigenous people everywhere, sovereignty is an ideal principle, the beacon by which we seek the paths to agency and power and community renewal. [...] the pursuit of sovereignty is an attempt to revive not our past, but our possibilities. [...] Sovereignty, as I generally use and understand the term, denotes the right of a people to conduct its own affairs, in its own place, in its own way (449–450).

---

<sup>4</sup> Ce terme a été utilisé pour la première fois dans un cadre universitaire en 1985 par Anthony Mattina, un linguiste salish. À ce sujet, voir Gillis.

<sup>5</sup> Des exemples de ces traductions sont présentées plus bas.

Il ajoute que les concepts de « souveraineté » et d'« impérialisme », d'un point de vue euro-américain, sont littéraux, mais aussi rhétoriques puisqu'ils impliquent « the ability of dominant powers to assert control of others by setting the terms of debate. These terms are often definitional – that is, they *identify* [c'est Lyons qui souligne] the parties discussed by describing them in certain ways » (Lyons 452). Cette explication du concept de souveraineté amène Lyons à définir « rhetorical sovereignty » de la manière suivante : « [It] is the inherent right and ability of *peoples* [c'est Lyons qui souligne] to determine their own communicative needs and desires in this pursuit, to decide for themselves the goals, modes, styles, and languages of public discourse (Lyons 449-450). » Ainsi, pour Lyons, un auteur autochtone pose un geste d'auto-détermination essentiel lorsqu'il met sur papier un récit. Dans les pensionnats, les membres des Premiers Peuples étaient forcés d'écrire ce que les Blancs exigeaient d'eux. De nos jours, les auteurs autochtones écrivent ce qu'ils ont choisi de partager, de la manière qu'ils le souhaitent, avec les mots qui sont les leurs, avec leurs langues ancestrales ou celles qu'ils ont faites leurs, et il s'avère que certaines d'entre elles sont des « Rez Englishes ».

Le traducteur doit être conscient que le « Rez English » est un dialecte ou une langue, choisi par un auteur pour donner voix à un narrateur ou à des personnages. Il ne s'agit pas d'une langue regorgeant de fautes que le traducteur doit réviser et améliorer au bénéfice de l'œuvre et de ses lecteurs. Dans un monde idéal, les lecteurs connaîtraient les caractéristiques principales du *Rez English* employé par l'écrivain, mais si le traducteur ne doit pas s'attendre à cela de son lectorat, on ne peut pas prétendre que l'écrivain autochtone s'imagine que ses lecteurs sont plus renseignés à ce sujet. Or, si le lecteur anglophone parvient tout de même à se débrouiller avec le *Rez English* qu'il rencontre au fil de sa lecture, il est à parier que le lecteur francophone saura lui aussi y arriver. Néanmoins, si l'hétérolinguisme — c'est-à-dire, d'après l'universitaire Rainier Grutman, « la présence *dans un texte* [c'est l'auteur qui souligne] d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologique) de la langue principale » (37) — (par la présence d'un « Rez English ») qu'on trouve dans une œuvre autochtone anglophone a son pendant dans la langue parlée par certains membres des Premiers Peuples, la traduction risque de ne pas avoir la même authenticité. En d'autres mots, le « Rez English » présent dans une œuvre n'est pas une invention de l'auteur, mais renvoie à une réalité régionale linguistique. Dans sa tentative de restituer au moins des traces d'un « Rez English » dans sa traduction, le traducteur ne parviendra pas à la même authenticité que dans le texte en langue source. Le but du traducteur ne sera donc pas tant de faire découvrir un dialecte, ou une langue, attesté que de sensibiliser les lecteurs en langue cible au fait que certains locuteurs autochtones ont autochtonisé les langues héritées du colonialisme. En ce sens, une partie de l'effet recherché par les auteurs autochtones pourra être maintenue plutôt que de simplement éliminer les traces de « Rez Englishes » dans la traduction. Privilégier l'élimination de toute trace d'un « Rez English » me semble bien pire que de renoncer à l'authenticité d'un dialecte, ou d'une langue, et ce, pour des raisons à la fois stylistiques, éthiques et politiques.

Dans plusieurs milieux, les « American Indian Englishes » sont tout ce qu'il reste d'un lien à la langue autochtone ancestrale, ce qui leur confère un prestige indéniable (Leap 3), qu'on les considère comme des langues autonomes ou des dialectes. Néanmoins, il est à noter que les « Rez Englishes » ne sont pas parlés par tous les membres des Premiers Peuples. De l'avis de Leap, même si les « American Indian Englishes » ont plusieurs affinités avec les langues autochtones, cela ne veut pas dire que toutes les caractéristiques de ces variétés de l'anglais s'expliquent par la langue ancestrale de ceux qui les parlent (53) ni que, d'un « American Indian English » à l'autre, les caractéristiques soient les mêmes puisque qu'il n'en existe pas un seul, mais plusieurs. En revanche, certains « Rez Englishes » ont des similarités



telle la fréquente non-correspondance entre le genre du pronom et celui de son antécédent. Les pronoms sont généralement inclus dans les verbes autochtones, ils ne sont pas détachés, compte tenu de la qualité polysynthétiques de plusieurs de ces langues telles que le salish ou l'innu-aimun :

Les langues polysynthétiques présentent un ensemble de traits communs de structure. La plus frappante est la présence de verbes complexes [caractère holophrastique] qui tiendraient lieu de phrases complètes dans les autres langues. Par exemple, en innu, le verbe *tshikakunishkueuneshinu* signifie « il est couché avec son chapeau ». On y trouve la référence au sujet « il » (le - *u* final), la référence à son chapeau (*akunishkueun*), le fait qu'il le porte (*tshik-*) et, enfin, le fait qu'il (le sujet) est étendu (- *shin -*), plutôt que debout ou assis. Cette phrase entière française tient donc tout entière en un seul verbe en innu (Drapeau 9).

On ne s'étonnera donc pas que certains pronoms, tout dépendant de leur fonction syntaxique dans la phrase, soient omis dans quelques « Rez Englishes ». De plus, les verbes de ceux-ci subissent généralement l'influence de la langue ancestrale. Par exemple, dans le « Kotzebue English » (Alaska), les verbes seront généralement au présent. C'est donc le contexte qui permet à l'interlocuteur de comprendre le temps de l'action décrite (Leap 64). En outre, plusieurs « Rez Englishes » laissent tomber les déterminants devant les noms, comme le fait l'anglais navajo. L'ordre des mots peut aussi avoir été influencé par la syntaxe propre aux différentes langues autochtones. Comme l'explique Leap, « Comments by researchers exploring Indian English grammar suggest that sentences in some of these codes may be *left-branching* [c'est l'auteur qui souligne] rather than *right-branching* [c'est l'auteur qui souligne] in their syntactic base. [...] They ride is what I see them do (San Juan Tewa) » (Leap 77). La prononciation des locuteurs de « Rez English » est elle aussi influencée par les langues autochtones. Puisque les différentes langues ne possèdent pas toutes les mêmes sons, il va sans dire que cela se répercute sur la prononciation. Or, certains écrivains, comme N. Scott Momaday (Kiowa/Cherokee), choisissent de reproduire à l'écrit la prononciation particulière de certains personnages.

En 2001, le sociolinguiste Guillermo Bartelt souligne l'usage, quoique minime, que fait N. Scott Momaday du « Rez English » dans *House Made of Dawn* (101). Or, la présence, même minime, d'un « Rez English » dans une œuvre comme celle-ci a une portée politique. Je rappelle que ce roman, publié en 1968, constitue, aux yeux de nombre d'intellectuels, l'œuvre qui a marqué le début de la Renaissance littéraire autochtone<sup>6</sup>. En incorporant même juste un peu de « Rez English » dans son récit, Momaday a ainsi valorisé une langue autochtonisée qui n'était pour ainsi dire pas présente à l'écrit jusqu'alors. Son usage du « Rez English », même limité, lui permet d'honorer la langue et la culture des siens.

À titre d'exemple de la présence d'un « Rez English » dans le roman de Momaday, Bartelt donne l'extrait suivant tiré de *House Made of Dawn* où un des personnages, Cristobal Cruz, s'exprime : « Well, I jes' want to say thanks to all my good frens here tonight for givin' me this here honor, to be fireman an' all. This here shore is a good meetin', huh? I know we all been seein' them good visions an' all, an' there's a whole lot of frenhood an' good will aroun' here, huh? I jes' want to pray out loud for prosper'ty an' worl' peace an' brotherly love. In Jesus' name. Amen » (Bartelt 141).

L'ordre inversé de certains mots est un indicateur de la présence d'un « Rez English » (Leap 77). C'est le cas dans « this here honor », où le « here » précède le nom plutôt que le suivre. De plus, la répétition, à quatre reprises, de cet adverbe dans le court extrait est elle aussi une particularité de plusieurs « Rez Englishes ». Comme le mentionne Leap :

<sup>6</sup> L'expression vient du critique littéraire américain Kenneth Lincoln.

Adverbial usage is closely linked to tense/aspect distinctions in Indian English grammar. In some cases, adverbs clarify the space/time reference already established in the sentence verb [...] In other cases, instead of just modifying the tense/aspect reference, adverbs provide additional perspectives on this component of sentence reference. [...] Unlike the verb-based distinctions, which specify the duration of the action being described in the sentence, adverbial references indicate the relative position of that action compared to the speaker's position in space and time (67–68).

Une autre caractéristique de ce passage, en ce qui concerne le « Rez English », concerne la prononciation du personnage. En effet, Cruz dit « jes' » plutôt que « just », « shore » plutôt que « sure » ou encore « frens » plutôt que « friends ». Au sujet de la prononciation des « Rez Englishes », Leap donne l'explication suivante : « A frequently reported feature of spoken Indian English is the special treatment given to consonants and consonants clusters when they occur in word-final position or in some word-internal boundary. [...] many varieties favor [c'est l'auteur qui souligne] consonant deletion under those circumstances, particularly if the consonants in question are voiceless or voices alveolar stops [t] or [d] » (Leap 113).

Or, dans l'extrait de *House Made of Dawn*, les consonnes « d », « t », mais aussi « g » à la fin de certains mots sont supprimées lorsque le mot suivant commence par une consonne (par exemple : « givin' me » et « worl' peace »). On trouve également une occurrence de la consonne « d » supprimée à l'intérieur même d'un mot : « frenhood ». Ainsi, on constate que Momaday ne fait pas que reproduire la prononciation d'une langue parlée quelconque, mais reproduit intentionnellement le « Rez English ». Dans le cas de Momaday, celui-ci ne reproduirait pas le « Rez English » d'une communauté en particulier, mais aurait choisi de faire un amalgame de caractéristiques propres aux « American Indian Englishes » qu'on trouve dans le Sud-Ouest des États-Unis (Bartelt 101). Cela pourrait s'expliquer par le fait qu'il est d'origine kiowa et cherokee, mais aussi que sa langue maternelle est l'anglais et qu'il parle un peu de kiowa, de navajo et de jemez (Fioupou et Besson 329).

Ce roman de Momaday a été traduit par Daniel Bismuth pour le compte de la maison d'édition Gallimard. Voici la traduction du passage en question :

Ouais, ben, j'voulais juste dire merci à tous mes bons amis ici ce soir pour m'avoir fait l'honneur que voici d'être Gardien-du-Feu et tout et tout. En tout cas, c'est une sacrée bonne escale qu'on fait là, pas vrai ? J'sais qu'on a tous vu d'bonnes visions, et tout et tout, et puis aussi qu'y a vraiment beaucoup d'camaraderie et d'bonne volonté dans l'air, pas vrai ? Bon ben, j'voulais juste prier bien fort pour la prospér'té, la paix dans l'monde et la fraternité. Tout ça au nom d'Jésus. Amen (Momaday 172).

Dans la traduction, Bismuth a rendu le langage familier en faisant, entre autres, des élisions. Néanmoins, plutôt que de supprimer des consonnes, il a élidé à quelques reprises la voyelle « e », ce qui est logique, pour ne pas dire inévitable, étant donné que la langue de traduction est le français. Toutefois, ce choix fait disparaître du texte cible une des caractéristiques du « Rez English ». Il a également éliminé les deux autres caractéristiques du « Rez English », soit l'inversion de certains mots lors de la présence de l'adverbe de lieu « here » ainsi que la présence soutenue de ce même adverbe, qu'il ne traduit qu'une seule fois par « ici ». Bismuth a tout de même rendu des caractéristiques du texte source qui ne sont pas liées directement au « Rez English » : la répétition de « an' all » par « et tout et tout » et la répétition de l'interjection « huh? » par « pas vrai? ». Il a également conservé l'effacement de la voyelle « i » dans le mot « prosper'ty », ce qui donne en français « prospér'té ». Cependant, dans ce cas précis, le résultat est moins convaincant étant donné qu'on s'imagine mal un francophone faire une telle élision en prononçant



ce mot. De plus, le traducteur a décidé de traduire le nom par lequel se qualifie le personnage, « fireman », par « Gardien-du-Feu », puisque Cruz est celui qui est responsable d'allumer et d'entretenir le feu nécessaire à la cérémonie à laquelle lui et d'autres prennent part. Toutefois, le syntagme « Gardien-du-Feu » est bien plus solennel que le terme privilégié par Momaday et exotise le rôle du personnage autochtone ainsi que la langue. Or, l'universitaire et éditeur Gregory Younging (Cri) met justement en garde contre le danger de l'exotisation par la traduction (93). Le fait de traduire « fireman » par un mot qui tente de reproduire, en français, l'aspect polysynthétique de certaines langues autochtones a comme conséquence fâcheuse de nourrir les stéréotypes. Finalement, Bismuth traduit « This here shore is a good meetin', huh? » par « En tout cas, c'est une sacrée bonne escale qu'on fait là, pas vrai? », ce qui constitue un contresens puisqu'il traduit « meetin' » par « escale ».

En 2020 est sortie une nouvelle traduction française de *House Made of Dawn* réalisée, cette fois, par Joëlle Rostkowski pour le compte de la maison d'édition Albin Michel. Voici la nouvelle traduction du même passage :

Ouais, bon, moi je voulais juste dire merci à tous mes copains présents ici ce soir de me faire l'honneur d'être Gardien du Feu, tout ça. En tout cas, c'est une belle réunion, c'est sûr. J'crois qu'on a tous eu d'belles visions, et puis il y a beaucoup d'camaraderie et d'bonne volonté dans l'air, pas vrai? J'veux juste prier de toutes mes forces pour la prospérité, la paix du monde, la fraternité, tout ça. Au nom de Jésus. Amen (Momaday159).

Rostkowski, comme Bismuth, élide plusieurs « e » pour rendre le langage parlé. La traductrice laisse, elle aussi, une occurrence de l'adverbe de lieu « here » qu'elle traduit par « ici », mais fait de la rationalisation en laissant tomber sa répétition et en évitant les inversions de mots. Elle évacue également la répétition du « an' all » et celle du « huh? ». Par le fait même, le personnage ne s'adresse plus qu'une seule fois à son auditoire. En revanche, elle ne fait pas l'erreur de contresens de Bismuth puisqu'elle traduit « meetin' » par « réunion » et n'élide pas le « i » dans le mot « prospérité ». Néanmoins, comme dans le cas de Bismuth, on ne retrouve aucune trace des caractéristiques d'un « Rez English » dans la traduction de Rostkowski, et cette dernière prend elle aussi le parti d'exotiser le personnage de Cruz avec le syntagme « Gardien du Feu ».

Dans un texte littéraire comme *House Made of Dawn*, comment traduire de manière éthique et décolonisatrice — sans éliminer l'autochtonisation de la langue du colonisateur — le « Rez English », qui ne semble pas avoir son pendant en français? Comment rendre, en français, les passages écrits dans un anglais altéré par les langues autochtones? Je crois fermement qu'il est non seulement envisageable, mais qu'on se doit de rendre une certaine autochtonisation de la langue du colonisateur. Pour ce faire, le traducteur doit connaître certaines caractéristiques prédominantes des « Rez Englishes » pour d'abord les reconnaître, puis pour évaluer dans quelle mesure il lui est possible d'en rendre quelques-unes. Compte tenu de ce que j'ai exposé précédemment, voici comment il aurait été possible de traduire les paroles de Cruz sans les exotiser et tout en conservant certaines caractéristiques associées aux « Rez Englishes » : « Bon, j'veux juste dire merci à tous mes bons amis ici réunis ce soir pour m'avoir ici donné l'honneur d'être responsable du feu et tout. C'est ici une vraie bonne réunion, hein? J'sais qu'on a tous eu des bonnes visions et tout, et qu'y a beaucoup d'amitié et d'bonne volonté ici, hein? J'veux juste prier bien fort pour la prospérité et la paix dans l'monde et la fraternité. Au nom d'Jésus. Amen. »

Comme Bismuth et Rostkowski, j'ai élidé un certain nombre de « e » pour rendre le langage parlé, puisqu'en français, supprimer des consonnes n'aurait pas eu l'effet escompté. Comme Bismuth, j'ai conservé la répétition du « an' all » et du « huh? », mais contrairement aux deux autres traducteurs, j'ai

conservé la répétition de l’adverbe de lieu « here » et certaines inversions, par exemple en traduisant « givin’ me this here honor » par « m’avoir ici donné l’honneur ». De la sorte, j’ai autochtonisé, tout comme Momaday, la langue du colonisateur — dans ce cas précis, le français — sans pour autant rendre la lecture du passage laborieuse pour le lecteur francophone. De plus, j’ai évité d’exotiser le personnage de Cruz en traduisant « fireman » par « responsable du feu ».

Les deux traductions vers le français qui ont été publiées ont été produites en France pour un lectorat d’abord français. Étant Québécoise, j’aurais pu prendre le parti de traduire le « Rez English » de Momaday par le joual, une variété du français dont le rapport à la langue standard a des similarités avec les « American Indian Englishes » d’un point de vue langagier, comme l’élision de certaines lettres et la répétition de certains pronoms. Néanmoins, le « Rez English » est né de l’anglais, soit la langue du colonisateur, ayant subi l’influence d’une langue autochtone, alors que le joual est né du français ayant subi, entre autres, l’influence de la langue du colonisateur, l’anglais. À cet égard, j’aurais pu m’inspirer de la traduction en écossais, par Bill Findlay et Martin Bowman, de certaines pièces écrites originalement en joual par l’écrivain québécois Michel Tremblay. Les traductologues Jean Delisle et Judith Woodsworth expliquent les raisons qui ont mené ces deux traducteurs à opter pour l’écossais dans leur traduction des *Belles-Sœurs* :

Le français québécois étant par rapport au français standard ce que, grosso modo, l’écossais contemporain est à l’anglais standard, ils croyaient pouvoir ainsi mieux respecter l’esprit et la lettre du texte original que leurs prédécesseurs anglophones. Autre similitude non négligeable du point de vue de la thématique des *Belles-Sœurs* : les parlers québécois (en particulier le *joual* [ce sont les auteurs qui soulignent] auquel Tremblay fait abondamment appel) et écossais renvoient dans leurs cultures respectives aux mêmes couches sociales. Les traducteurs n’ignoraient pas non plus que Michel Tremblay utilise la langue comme arme politique et culturelle et qu’il la met au service de la lutte du Québec pour l’indépendance (86-87).

Il existe un parallèle entre l’écossais et le joual d’un point de vue social et politique, ce qui explique que, contrairement aux traductions faites dans un anglais standard des pièces de Tremblay, la traduction de Findlay et Bowman a été acclamée autant par la presse que par le public (Delisle et Woodsworth 87). Cet exemple montre bien comment le fait de respecter l’usage par un écrivain d’une variété non standard permet au traducteur (ou aux traducteurs dans ce cas-ci) de rendre un aspect culturel fondamental de l’œuvre. Pourtant, cette manière de traduire ne va pas toujours de soi :

Les pièces traduites en anglais standard [...] ont longtemps prédominé sur les scènes d’Écosse (et d’Angleterre). Ces traductions ont très mal servi une grande partie du théâtre occidental [...] écrit dans une langue non standard. Elles ont aussi faussé la manière dont elles s’enracinent dans une culture nationale ou régionale donnée. [...] La difficulté de bien rendre le génie de Tremblay a forcé les traducteurs à tester les limites de l’écossais et à en exploiter les ressources au maximum (Delisle et Woodsworth 87).

Delisle et Woodsworth soulignent le fait que l’avenue choisie par Findlay et Bowman n’est pas la plus simple puisqu’elle exige de prendre des risques, de jongler avec la langue. Élisabeth Lavault-Olléon, traductologue et traductrice du roman *Sunset Song* de l’Écossais Lewis Grassie Gibbon, souligne une autre difficulté liée à la traduction des dialectes et qui n’est pas négligeable : « Résoudre la question du dialecte en traduction nécessite de circonscrire ce qui relève du dialecte et ce qui relève de la langue standard, mais également de distinguer les éléments dialectaux de ceux qui sont la marque personnelle de l’auteur. Or dialecte et idiolecte sont ici intimement mêlés » (Lavault-Olléon 506). Delisle et Woodsworth ajoutent que malgré le défi que représentait la traduction de Tremblay, le travail des deux traducteurs a

non seulement eu des effets positifs sur la réception de l'œuvre de Tremblay par le lectorat anglophone, et écossais en particulier, mais a aussi eu des conséquences favorables pour la langue de traduction : « Traduire le français québécois de Tremblay en écossais a permis de légitimer l'écossais contemporain comme langue de traduction. [...] Les traducteurs d'œuvres théâtrales ont pu exploiter les vastes ressources linguistiques que leur offraient les dialectes urbains et ruraux de l'écossais, ainsi que ceux de l'anglais, pour répondre à des besoins particuliers » (Delisle et Woodsworth 87).

Ainsi, la traduction a profité à l'écossais, qui « est perçu comme un mauvais dialecte de l'anglais » (Delisle et Woodsworth 85). L'œuvre de Tremblay a non seulement permis de légitimer le joul comme langue littéraire, mais a aussi permis de légitimer une autre variété non standard, comme langue de traduction. Les deux variétés de langue et les deux cultures se voient renforcées. Dans le cas de la traduction d'œuvres écrites en tout ou en partie dans un « Rez English », l'utilisation, aujourd'hui, du joul comme langue de traduction n'aurait, néanmoins, pas un effet similaire. Le joul, langue populaire, est associé à une classe sociale inférieure, ce qui n'est pas forcément le cas pour les « Rez Englishes », même s'il est vrai que ceux-ci peuvent être victimes de préjugés, comme le souligne Leap : « Indian English fluency becomes problematic for speakers in classrooms, the workplace, and other settings where the language of the metropolis (or other, non-Indian English codes) sets the 'standards' against which fluency and proficiency are to be judged » (282). Comme le soulignent deux futurs enseignants autochtones à la professeure d'enseignement en langue seconde Clea Schmidt, « their 'rez English' [...] was typically viewed by people outside their communities as 'broken English' and were made by outsiders to feel ashamed of it » (Muller et al. 187). Il est également vrai que certaines communautés autochtones n'attribuent pas autant de prestige au « Rez English » que d'autres. Le sociolinguiste Walt Wolfram explique que les Cherokees et les Lumbees ont un rapport à leur « Rez English » respectif qui diffère de manière substantielle. D'une part, voici ce que Wolfram affirme quant à la relation qu'ont les Lumbees à la langue ancestrale et au « Rez English » :

The historical circumstances surrounding the Lumbee [...] make it difficult even to trace the roots of their indigenous, ancestral language. Little documentation of the languages of the Lumbee River region (currently called "Lumber River") exists, and linguists are not certain about what language or languages the Lumbee spoke in the past. By the mid-1700s, the Lumbee apparently were no longer reliant exclusively on their ancestral language for communication, at least in their interactions with outsiders, and that would have masked their ancestral language roots. [...] Though the Lumbee lost their ancestral language generations ago, they have developed a variety of English that is ethnolinguistically recognized as "Lumbee English" [...]. [...] And, in the absence of an identified ancestral language, their language identity is indexed by a unique English variety. This variety of English serves a central role in indexing their identity as Indian, which is explicitly recognized in the Congressional Act of 1956 [...] (Wolfram 352).

D'autre part, voici ce que Wolfram dit de la relation à la langue ancestrale et au « Rez English » qu'ont les Cherokees :

The acquisition of these Southern traits, even among native speakers of Cherokee who learned English as a second language, is highly salient to linguists and outsiders, and for many bilingual Cherokee speakers, strong regional accommodation coexists with transfer structures from Cherokee, resulting in a unique variety or an ethnolinguistic repertoire that might be identified as "Cherokee English". But ethnographic research (Wolfram, Daugherty, and Cullinan 2014) on language and identity among the Cherokee reveals that tribal members are largely unconcerned about ethnolinguistic identity in English. Instead, their symbolic identity is bound up in the preservation and revitalization of the

Cherokee language rather than the indexing of a variety of Cherokee English that might reveal Cherokee substrate (Wolfram 347).

Néanmoins, les « Rez Englishes » sont nées de la rencontre entre l'anglais et les langues autochtones et sont un moyen de faire vivre celles-ci, d'en conserver des traces, à travers la langue du colonisateur, raison pour laquelle Leap offre la précision suivante :

In many cases, rules of grammar and discourse from that [ancestral language] tradition provide the basis for grammar and discourse in these English codes [...]. [...] Other components of Indian English grammar and discourse resemble features of nonstandard English; usually, however, these features express meanings not attested in other nonstandard codes. The similarities in form should not overshadow the significance that these features hold in each case (282).

Malgré le fait que certaines communautés autochtones n'accordent pas la même importance à leur « Rez English » qu'à leur langue ancestrale, il n'en demeure pas moins que les « Rez Englishes » ne subissent pas le même jugement par les Autochtones que celui qu'a subi le joul par certains Québécois, comme en témoigne le frère Untel, un des plus fervents opposants à ce parler québécois à la veille, pour ne pas dire à l'aube, de la Révolution tranquille :

Le mot est odieux et la chose est odieuse. Le mot joul est une espèce de description ramassée de ce que c'est que le parler joul : parler joul, c'est précisément dire joul au lieu de cheval. [...] Le joul est une langue désossée : les consonnes sont toutes escamotées [...]. [...] Le joul ne se prête pas à une fixation écrite. [...] Cette absence de langue qu'est le joul est un cas de notre existence, à nous, les Canadiens français. [...] Pour échanger entre primitifs, une langue de primitif suffit ; les animaux se contentent de quelques cris. Mais si l'on veut accéder au dialogue humain, le joul ne suffit plus (Frère Untel 23-25).

Michel Tremblay, et ce ne sera pas le seul, lui donnera tort :

On n'a plus besoin de défendre le joul, il se défend tout seul. Cela ne sert à rien de se battre ainsi. Laissons les détracteurs pour ce qu'ils sont : des complexés, des snobs ou des colonisés culturels. Laissons-les brailler, leurs chiâlements n'empêcheront pas notre destin de s'accomplir. Le joul en tant que tel se porte à merveille ; il est plus vivace que jamais... Quelqu'un qui a honte du joul, c'est quelqu'un qui a honte de ses origines, de sa race, qui a honte d'être québécois (Tremblay D2).

Le joul était considéré par certains comme une langue populaire associée à un manque d'éducation qui n'avait pas sa place en littérature, ce qui n'est pas le cas des « Rez Englishes ». Le joul peut donc difficilement être considéré comme l'équivalent d'un « Rez English ». Si le traducteur choisissait plutôt le français québécois pour traduire le « Rez English », le problème serait quelque peu différent, mais persisterait au sens où il y aurait le risque d'effacer les traces d'une langue, le « Rez English », en la québécoisant. Contrairement au cas de la traduction de Tremblay par l'écossais, où le joul et l'écossais ont gagné en légitimité, le « Rez English » et le joul n'auraient pas les mêmes bénéfices. Le « Rez English » risquerait d'être effacé, alors que le joul pourrait gagner en légitimité. En effet, même si le joul « has truly become a literary language » (Homel 56), il pourrait renforcer sa légitimité comme langue de traduction. De surcroît — et ce n'est pas à négliger d'un point de vue éthique — les lecteurs d'origine du joul, les Québécois francophones d'origine canadienne-française, même s'ils ont été colonisés par les Anglais, ont d'abord colonisé les Autochtones. Ainsi, les membres des Premiers Peuples et les Québécois francophones n'ont pas le même rapport de force. Non seulement le français québécois est en meilleure posture que les langues autochtones au Canada, mais qui plus est, les Québécois francophones ont une

position privilégiée par rapport aux Autochtones au Canada d'un point de vue entre autres social et économique.

Néanmoins, loin de moi l'idée de vouloir traduire un « Rez English » par un français standard, normatif. Il me semble préférable de trouver un moyen de rendre certaines particularités du « Rez English » — comme je l'ai fait précédemment pour la traduction de l'extrait de *House Made of Dawn*. Cela pourrait servir ce dialecte, pourrait « prêter main-forte à une [...] langue minoritaire » (88), pour reprendre une expression de Delisle et Woodsworth. Il ne serait pas question ici d'exotiser le langage d'un personnage ou d'un narrateur, mais de permettre au lecteur francophone de faire l'expérience de certaines spécificités d'un dialecte que ce dernier n'a généralement pas l'occasion d'expérimenter, en rendant de manière plus littérale qu'à l'habitude certaines caractéristiques d'une autre langue, comme la non-correspondance entre un pronom et son antécédent, l'absence de certains auxiliaires ou l'utilisation considérable d'adverbes de lieu, mais sans adapter le texte à une langue vernaculaire déjà existante, qu'elle soit québécoise ou issue d'une autre culture. Que des écrivains, comme Tremblay, aient choisi le joulal pour célébrer un peuple et pour nourrir la fierté de celui-ci a servi les Québécois. Les traducteurs, à l'instar des auteurs, jouent un rôle dans la défense et la célébration d'une culture et d'une langue. Bien sûr, le traducteur québécois pourrait décider de traduire un « Rez English » par du joulal. D'un point de vue purement traductif, ce ne serait pas fautif ni même malhabile, mais dans une perspective éthique, politique et décolonisatrice, l'inconvénient est que le traducteur pourrait être taxé de faire en sorte que le français s'approprie, d'une certaine manière, des voix typiquement autochtones pour les québécoiser.

Le choix que font les écrivains autochtones en mettant par écrit un « Rez English » dans leurs œuvres n'est pas le résultat d'une simple fantaisie. L'auteur autochtone pose un geste d'auto-détermination essentiel lorsqu'il met sur papier un récit. De nos jours, les auteurs autochtones écrivent ce qu'ils ont choisi de partager, de la manière qu'ils le souhaitent, avec les mots qui sont les leurs, avec leurs langues ancestrales ou celles qu'ils ont faites leurs, et il s'avère que certaines d'entre elles sont des « Rez Englishes ». Je crois fermement qu'il est non seulement envisageable, mais qu'on se doit de rendre une certaine autochtonisation de la langue du colonisateur. Pour ce faire, le traducteur doit accepter d'avoir une approche plus souple au regard des règles grammaticales et syntaxiques, même lorsqu'il s'agit de traduire en français. L'utilisation des « Rez Englishes » par les écrivains autochtones vient d'une volonté non pas uniquement de répondre à des exigences d'esthétique ou de réalisme, mais peut aussi être le reflet d'une expression politique, raison pour laquelle il me semble primordial de les prendre en considération lors de la traduction.

## BIBLIOGRAPHIE

- « A Language Is a Dialect with an Army and a Navy. » *Language in Society*, vol. 26, no. 3, 1997, pp. 49. JSTOR, [www.jstor.org/stable/4168793](http://www.jstor.org/stable/4168793).
- Bartelt, Guillermo. *Socio- and Stylolinguistic Perspectives on American Indian English Texts*. The Edwin Mellen Press, 2001.
- Berman, Antoine. « La traduction et ses discours. », *Meta*, vol. 34, no. 4, 1989, pp. 631-819.
- Blaeser, Kimberly E. « Native Literature: Seeking a Critical Center. » *Looking at the Words of Our People: First Nations Analysis of Literature*, édité par Jeanette Armstrong, Theytus Books, 1993, pp. 53-61.
- Commission de vérité et réconciliation. *Pensionnats du Canada : les Séquelles. Rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada*, vol. 5, 2015, [https://publications.gc.ca/collections/collection\\_2015/trc/IR4-9-5-2015-fra.pdf](https://publications.gc.ca/collections/collection_2015/trc/IR4-9-5-2015-fra.pdf)
- Delisle, Jean et Judith Woodsworth. *Les traducteurs dans l'histoire*. 3<sup>e</sup> éd, Les Presses de l'Université Laval, 2014 [1995].
- Drapeau, Lynn. « Le français et les langues autochtones au Québec : quelle coexistence ? » *Québec français*, no. 90, Le français : langue commune, 1993, pp. 44-47, <https://www.erudit.org/en/journals/qf/1900-v1-n1-qf1227729/44531ac.pdf>.
- Fioupou, Christiane et Françoise Besson. « An Interview with N. Scott Momaday. » *Anglophonia/Caliban*, no. 11, 2002, pp. 325-329. Persee, [https://www.persee.fr/doc/calib\\_1278-3331\\_2002\\_num\\_11\\_1\\_1610/](https://www.persee.fr/doc/calib_1278-3331_2002_num_11_1_1610/)
- Frère Untel. *Les insolences du Frère Untel*. Les éditions de l'homme, 1960.
- Gillis, Brian. « Red English: Language and American Indian English. » *Encyclopedia of American Indian Issues Today*, édité par Russell M. Lawson et Santa Barbara, ABC-CLIO, 2013, pp. 180-186.
- Grutman, Rainier. *Des langues qui résonnent : L'hétérolinguisme au XIX<sup>e</sup> siècle québécois*. Fides-CÉTUQ, 1997.
- Harjo, Joy et Gloria Bird. « Introduction. » *Reinventing the Enemy's Language. Contemporary Native Women's Writings of North America*. W. W. Norton & Company, 1997, pp. 19-31.
- Heit, Mary et Heather Blair. « Language Needs and Characteristics of Saskatchewan Indian and Metis Students: Implications for Educators. » *Aboriginal Languages and Education: The Canadian Experience*, édité par Sonia Morris, Keith McLeod et Marcel Danesi, Mosaic Press, 1993, pp. 103-128.
- Highway, Tomson. *Pour l'amour du multilinguisme : Une histoire d'une monstrueuse extravagance*. Traduit par Jonathan Lamy, Mémoire d'encrier, 2019.



- « Historique de la loi sur les Indiens. » *Centre de recherches historiques et d'études des traités, Orientations générales, Affaires indiennes et du Nord*, juin 1980, [http://publications.gc.ca/collections/collection\\_2017/aanc-inac/R32-342-1980-fra.pdf](http://publications.gc.ca/collections/collection_2017/aanc-inac/R32-342-1980-fra.pdf).
- Homel, David. « The Way They Talk in Broke City. » *Mapping Literature: The Art and Politics of Translation*, édité par David Homel et Sherry Simon, Véhicule Press, 1988, pp. 56-59.
- Krupat, Arnold. « Native American Literary Criticism in Global Context. » *The World, the Text, and the Indian: Global Dimensions of Native American Literature*, édité par Scott Richard Lyons, Suny Press, 2017, pp. 49-102.
- Krupat Arnold. *Red Matters: Native American Studies*. University of Pennsylvania Press, 2002.
- Lavault-Olléon, Élisabeth. « Le *skopos* comme stratégie de déblocage : dialecte et scotticité dans *Sunset Song* de Lewis Grassie Gibbon. » *Meta*, vol. 51, no. 3, 2006, pp. 504-523, <https://www.erudit.org/en/journals/meta/1900-v1-n1-meta1382/013555ar/>.
- Leap, William L., *American Indian English*. University of Utah Press, 1993.
- Lyons, Scott Richard. « Rhetorical Sovereignty: What Do American Indians Want from Writing? » *College Composition and Communication*, vol. 51, no. 3, 2000, pp. 447-468. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/358744>.
- Methot, Suzanne. « The Universe of Tomson Highway. » *Quill & Quire*, novembre 1998, <https://quillandquire.com/authors/the-universe-of-tomson-highway/>.
- Momaday, N. Scott. « An Interview with N. Scott Momaday. » *Anglophonia/Caliban*, no. 11, 2002, pp. 325-329. *Persee*, [https://www.persee.fr/doc/calib\\_1278-3331\\_2002\\_num\\_11\\_1\\_1610](https://www.persee.fr/doc/calib_1278-3331_2002_num_11_1_1610).
- Momaday, N. Scott. *Une maison faite d'aube*. Traduit par Joëlle Rostkowski, Albin Michel, 2020.
- Momaday, N. Scott. *House Made of Dawn*. Harper Perennial, 2018.
- Momaday, N. Scott. *La maison de l'aube*. Traduit par Daniel Bismuth, Gallimard, 2014.
- Muller, Sarah, Clea Schmidt et Jean-Jacques Weber. « Perceived Legitimacy and Translanguaging: Exploring the Interconnectedness of Pedagogy and Policy. » *Multilingualism, (Im)mobilities and Spaces of Belonging*, édité par Kristine Horner et Jennifer Dailey-O'Cain, Multilingual Matters, 2020, pp. 177-196.
- Neuhaus, Mareike. *The Decolonizing Poetics of Indigenous Literatures*. University of Regina Press, 2015.
- Ortiz, Simon J. « Foreword: Speaking-Writing Indigenous Literary Sovereignty. » *American Indian Literary Nationalism*, édité par Jace Weaver, Craig S. Womack et Robert Warrior, University of New Mexico Press, 2005, pp. vii-xiv.

- Tremblay, Michel. *La Presse*, Montréal, 16 juin 1973, p. D2,  
<https://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/Quebec-lex-joual.htm>.
- Tuhiwai Smith, Linda. *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*. Zed Books and Otago University Press, 2012.
- Warrior, Robert. *Tribal Secrets: Recovering American Indian Intellectual Traditions*. University of Minnesota Press, 1995.
- Weaver, Jace, Craig S. Womack et Robert Warrior. *American Indian Literary Nationalism*. University of New Mexico Press, 2006.
- Wolfram, Walt. « Changing Ethnolinguistic Perceptions in the South. » *American Speech*, vol. 93, no. 3-4, 2018, pp. 344–373, <https://read.dukeupress.edu/american-speech/article-abstract/93/3-4/344/136130/Changing-Ethnolinguistic-Perceptions-In-The-South?redirectedFrom=fulltext>.
- Younging, Gregory. *Elements of Indigenous Style: A Guide for Writing By and About Indigenous Peoples*. Brush Education, 2018.